

J.L. Piednoir

Lorsqu'en 1989 Lionel Jospin décida - était-ce bien lui personnellement, je ne sais, mais j'ai appris que dans cette maison c'est toujours le Ministre qu'il faut créditer des décisions - lorsque donc Lionel Jospin décida de créer dans chaque académie un Inspecteur Général "correspondant", je fus de ceux qui se trouvèrent réticents. Sur le terme : "correspondant" de qui, de quelle correspondance s'agissait-il donc ? ... comme sur la chose : voulait-on faire surveiller les recteurs par quelque commissaire politique ? Je n'étais pas encore recteur, mais cela n'allait pas tarder.

Eh bien, j'avais tort car j'ai trouvé beaucoup d'enrichissement et de plaisir aux contacts que j'ai eus avec les deux Inspecteurs Généraux correspondants qui se sont succédé à Lille pendant les heureuses années où j'y étais ; et, surtout, l'Académie y a beaucoup gagné car je crois qu'ensemble, nous avons aidé les corps d'inspection à évoluer dans le cadre de leur nouveau statut, pour rendre un meilleur service encore à notre Education Nationale et donc finalement aux enfants et aux jeunes.

Ils étaient pourtant bien différents, ces deux correspondants. Le premier, Guy Robillard, avait été affecté à l'académie à peu près en même temps que moi ; il la connaissait déjà bien, il n'a pas ménagé ses voyages, il a été bien présent lors de la définition de notre projet académique, et nous avons vite appris à nous connaître et à nous estimer ; de sorte que j'ai beaucoup regretté son départ lorsqu'il est devenu Doyen de son groupe. Comme le dit la sagesse populaire : "on sait ce qu'on perd ...". Heureusement, celui que nous avons trouvé alors, c'était Jean-Louis Piednoir, et je crois que là il y a eu une sorte de consentement mutuel entre le recteur et le nouveau correspondant, ratifié par la bénédiction du Doyen de l'Inspection Générale de l'Education Nationale.

Ce soir, dans d'autres circonstances, ce consentement mutuel se transforme en choix unilatéral puisque Jean-Louis m'a demandé d'être son parrain dans l'Ordre national du Mérite ; mais c'est avec plaisir que je l'ai accepté : si c'est l'honneur du récipiendaire que célèbre la remise des insignes, cela lui permet de faire partager cet honneur par celui qu'il choisit pour les lui remettre ... surtout si ce choix n'est pas essentiellement déterminé par les convenances, mais plutôt par l'amitié.

C'est qu'il y a dans nos deux cursus une certaine ressemblance. Nous nous sommes suivis à quelques années d'intervalle, celui en gros des quelques années qui séparent nos naissances. Pour Jean-Louis, c'était en 1938, à Paris. 1938, année des prémices de la guerre qui a marqué ses premiers souvenirs d'enfant. Dans un foyer modeste, il en est fier : un père ouvrier puis représentant de commerce, une mère couturière qu'il perdra jeune. A Paris qu'il ne quittera pas de toute sa vie, même pas pour

son service militaire : il habite encore le même dixième arrondissement, que dis-je le même appartement, depuis son retour de la maternité. C'est là qu'il a installé sa chère épouse, professeur de physique, que je salue, et sa famille nombreuse : deux filles, deux garçons. Mais je vais trop vite, je bouscule le temps.

Nous nous sommes suivis comme élèves dans une Ecole Normale Supérieure, ces abbayes de Thélème que la République donne à sa jeunesse studieuse ... et chanceuse, même s'il s'agit plutôt de ceux qui veulent la servir en servant ses enfants que de ceux qui visent une carrière, le pouvoir ou l'argent. Jean-Louis ne m'en voudra pas de rappeler que nous fêtons cette année le bicentenaire de la doyenne de ces Ecoles, celle de la rue d'Ulm. Pour toi, Jean-Louis, c'est Saint-Cloud qui t'as accueilli, tu consentais enfin à sortir un peu de Paris ! C'est que Saint-Cloud est, avec Fontenay, l'Ecole qui est le plus fortement un lieu de promotion des jeunes issus de milieu populaire, par l'intermédiaire d'une école normale d'instituteurs. Et effectivement c'est bien ce chemin que tu as suivi il y aura bientôt 40 ans.

Nous nous sommes aussi suivis comme étudiants dans la même discipline, les mathématiques, comme agrégés de cette discipline.

Nous nous sommes encore suivis comme professeurs de mathématiques spéciales. Pour toi, d'emblée à Paris - tu ne voulais décidément pas quitter cette ville de ta jeunesse, et tes prédécesseurs à l'Inspection Générale de mathématiques ont dû le comprendre - au lycée Balzac. Tu consentais tout juste à aller dans un arrondissement proche du tien, encore dans un quartier populaire que les administrateurs de l'EN connaissent bien aujourd'hui.

Beaucoup de tes collègues Inspecteurs Généraux ont connu cette vie de professeur de classe préparatoire, pleine d'ascèse, d'exigence, de satisfaction par le type d'élèves qu'on y rencontre, d'angoisse pour eux à l'époque des concours, mais aussi peut-être d'une certaine monotonie : et c'est sans doute une certaine crainte de t'y ennuyer qui t'a poussé à changer de voie ; je l'ai connue moi aussi. Et ne m'as-tu pas dit que tu redoutais alors que ta seule perspective soit de devenir ... Inspecteur Général de mathématiques ?

Très vite donc nous avons fait le même choix, très vite surtout pour toi : celui de l'enseignement supérieur ; et pas dans les mathématiques classiques et pures qui avaient bercé nos études, plutôt dans ce que l'on nommait alors avec une pointe de mépris "math appliquées", dans des disciplines plus nouvelles et aux chemins moins tracés, toi en statistique, moi en informatique. Faut-il y voir un penchant pour l'utile au détriment du gratuit, dont on dit qu'il est le penchant de ceux qui sont issus des milieux populaires ? Tu aggravas d'ailleurs ton cas en consacrant ton

enseignement non pas aux futurs mathématiciens, ni même aux futurs scientifiques, à l'exception des élèves de l'Ecole Nationale Supérieure de la Statistique à qui tu es encore fidèle, mais à ce ramassis de "non spécialistes" des mathématiques que sont les psychologues, sociologues, historiens, géographes et même élèves-maitres (... s'agit-il du "DEUG instituteurs" ?) : là, tu paies ta dette aux écoles normales. Tout cela à Paris, en lettres et sciences humaines pendant 15 ans. Et, pendant ces 15 ans, en début de période, il y a 1968.

J'imagine pourtant que tu ne te sentais pas complètement à l'aise, pas tout à fait comblé dans cette vie d'enseignant-chercheur. Car tu es d'abord un homme d'action, et d'action sociale. Et le parallèle entre nos deux trajectoires, que j'esquissais, s'interrompt ici pour un temps. Tu n'hésites pas à t'engager de manière forte et visible. Syndicalement d'abord. Tu passes 5 années au bureau national du SGEN-CFDT : 5 années importantes pour toi comme pour ce syndicat, c'était tout de suite après 68, la période de construction des universités nouvelles ; entendons-nous bien, je parle de construction intellectuelle et juridique ; à cette direction syndicale, tu rencontres notre ami commun, ton actuel collègue Jean-Louis Ovaert à qui ses charges en cette fin d'année n'ont pas permis d'être ici ce soir.

Puis tu t'engages politiquement, mais toujours dans le secteur de l'éducation : je pense que c'est l'éducation que tu entends servir dans la politique, et non pas l'inverse. Ajouterai-je un engagement plus discret, à la Paroisse Universitaire, qui est aussi une part importante de ta vie ?

Arrive 1981. Période d'espairs pour beaucoup. Et, dans le domaine de l'éducation, je dirai que ces espairs n'ont pas été déçus, même si naïvement on espère toujours plus que ce que les espairs peuvent donner. Même si la ligne politique n'a pas été sans rupture, même si parfois on a pu douter de son existence dans les esprits de certains décideurs politiques, des gens comme toi - et un certain nombre d'autres - ont tenu bon le cap.

C'est que dès 81 tu avais été à bonne école, auprès d'Alain Savary. C'est lorsque tu étais à son cabinet que nous nous rencontrions physiquement pour la première fois, puisque moi-même j'étais dans cette maison, à l'étage au dessus, et fréquentant ces lieux dans mes contacts suivis avec l'Inspection Générale, alors menée avec distinction et humour par le Doyen Yves Martin. Je ne reviens jamais en ce 107 sans quelque émotion.

Tu n'étais pas dans le cabinet parmi ceux à qui j'avais le plus à faire. Mais Alain Savary est une personnalité qui nous rassemble très fort. En 1981, il appartenait déjà à l'histoire et pourtant la qualité qui frappait le plus chez lui était son humilité : "les problèmes de l'éducation sont

complexes", "donnons-nous le temps de la réflexion", "convaincre plutôt que contraindre" ... Tout cela a sans doute conduit à une certaine lenteur dans l'action, d'autant que les dossiers qui occupaient le devant de la scène - l'enseignement supérieur et le privé - s'ils étaient politiquement des points de passage obligés à cette époque, n'étaient pas les plus importants, et je crois qu'Alain Savary le savait. Le temps était pourtant compté, il a été trop court : je me souviens du titre d'un journal quelques années plus tard : "Alain Savary, l'ambition inachevée". Mais les résultats obtenus dix ans après, et dont ceux qui ont la patience de chercher les premières racines, les premiers signes discrets, savent qu'ils remontent à cette époque, ces résultats témoignent de la valeur de cette méthode patiente. C'est que le temps de l'éducation n'est pas le temps des politiques. Et Alain Savary est un des rares hommes politiques qui le savait, justement parce qu'il était déjà dans l'histoire. Un des rares aussi qui respectait totalement ses collaborateurs, qui leur demandait d'être au service de la Nation et non pas au sien, et qui attachait à la rigueur et à l'honnêteté une valeur totale : il m'est arrivé à cette époque de refuser à un ministre en exercice la faveur d'une affectation dans un lycée parisien pour sa fille sans songer un instant que je pourrais être désavoué ; qu'en pensent les responsables présents ici qui ont servi en d'autres temps ?

Je rappellerai d'un mot ton action à la tête de l'ONISEP pendant quatre ans, entre 1984 et 1988. Tu y trouvais l'occasion de mettre en application ta volonté de permettre la construction des projets de ceux qui ont le plus de mal de les penser parce que leur milieu d'origine ne le favorise pas, parce que leurs diners ne sont pas fréquentés par des médecins ou des PDG, parce que trop souvent ils se retrouvent dans d'autres classes que ceux qui connaissent les bonnes filières. Je me souviens aussi de t'avoir rencontré dans cette maison alors que tu venais d'apprendre que tu allais être remplacé à cette direction. Nous avons aussi partagé le déchirement de ce genre de rupture.

C'était 1988 et tu entrais alors à l'Inspection Générale. Métier nouveau pour toi, et auquel tes activités syndicales précédentes, notamment, ne te prédisposaient peut-être pas vraiment. Mais l'Inspection Générale est accueillante et il est possible, non seulement d'y acquérir le goût des voyages lorsque comme toi on n'a jusque là guère quitté Paris, mais aussi d'y épanouir ses capacités et ses intérêts.

Et, pendant les 4 années où nous nous sommes rencontrés à Lille, j'ai vu ce que tu faisais de cette liberté et de ce pouvoir d'initiative : le travail de terrain ; le travail d'animation des IPR de math - j'entends encore leur ton d'amitié respectueuse lorsqu'ils parlent de toi - ; ton intérêt pour l'évaluation des institutions, tu trouves à y réinvestir ton penchant ancien pour la statistique, ton intérêt notamment pour notre opération d'audit ; ton pouvoir de conviction auprès de tous les inspecteurs, simplement parce que tu sais poser des constats faits à la fois de rigueur scientifique et de bon sens ; et que tu sais admirablement utiliser ce bon sens - dirais-je "paysan" pour le Titi parisien que tu es resté? - l'utiliser comme une arme pour montrer le bon chemin, le seul qui semble pouvoir exister à t'entendre : celui qui lie la qualité de l'Ecole au succès de ceux qui ont le plus de difficulté à réussir car, n'est-ce pas, pour faire réussir tout le monde, ce qui est volontiers proclamé comme le but, il faut commencer par s'occuper de ceux qui sont le plus en risque d'échec ... ce qui est plus dur à réaliser. D'où ton attachement prioritaire à l'enseignement technique, à ces sections qu'on nommait E dont tu dis qu'elles ont été la voie de la promotion des fils d'ouvriers, aux lycées professionnels, et plus largement à la lutte contre les inégalités sociales. Tu es de ceux à qui l'Ecole de la République a beaucoup donné. Tu n'es pas de ceux qui ensuite s'abritent derrière de prétendues conceptions de l'école républicaine pour refermer le portillon après eux ; au contraire tu veux ouvrir tout grand le portail, pour élargir les avenues de la réussite, et prolonger la rue du Bac jusqu'à la mer.

Dieu sait que l'académie de Lille, que je ne parviens guère à oublier, est un bon terrain pour appliquer tout cela. Jean-Louis, c'est sur ce terrain, autour de ces préoccupations, que nous nous sommes le plus profondément rencontrés. Ce n'est plus possible pour moi aujourd'hui de poursuivre directement en ce sens. Toi, je sais que tu continues, et surtout que beaucoup d'autres continuent : je souhaite que pour eux cela ne devienne pas trop difficile. Il faut savoir passer le relais, c'est peut-être finalement le plus dur lorsque viennent l'adversité et l'âge.

C'est à cause de tout ce que nous partageons que nous étions toujours heureux de tes visites, et ce "nous" n'est pas ici pour la majesté de la fonction rectorale, je veux parler aussi de mon épouse qui m'a demandé de te le dire. Nous étions heureux de te retrouver dans notre Hôtel d'Avelin, à notre table autour d'un waterzoï ou d'une omelette norvégienne, après une de ces réunions d'état-major où peut-être tu avais un peu somnolé mais où tu avais su intervenir quand il le fallait ; heureux au dessert de te voir rouler une cigarette - j'ai souvent pensé que tu devais rester le seul client qui permette à JOB ou à RIZ-LA-CROIX de tenir encore le coup.

Excuse-moi de plaisanter. Je sais que tu m'excuses car c'est aussi ton style. Il n'empêche pas, au contraire, la foi qui fait tenir à des convictions. Et, je le sais, c'est à cause de ces convictions communes que tu m'as demandé d'être devant toi ce soir, pour te dire ...